

Préface de Max Pol FOUCHET (extrait)
au numéro spécial n° 19-20 de Fontaine. Mars-avril 1942
De la poésie comme exercice spirituel

« La poésie comme exercice spirituel »

La poésie comme exercice spirituel, nous ne saurions dissimuler combien ces mots peuvent irriter ou effrayer. Il nous semble pourtant qu'ils définissent, non pas toutes les formes mais un certain état de la poésie, pour lequel il paraît impossible d'en employer d'autres, comme il s'avère difficile, au sujet de nombreux poètes, d'éviter ceux d'expérience et d'aventure spirituelles. Aussi bien ces termes : exercice, expérience, aventure, ont-ils entre eux de si intimes frontières que l'on se défend mal de passer de l'un à l'autre, comme on s'interdit mal de passer de l'action à l'acte. Le poème et plus encore les démarches du poète pour y parvenir, voilà ce que les études, les témoignages et les œuvres de ce livre essaieront de considérer.

La poésie ainsi conçue se pourrait définir, dans une large acception, comme celle qui se refuse au divertissement. S'il est vrai que les hommes, pour parler comme Pascal, n'ayant pu guérir la mort, la misère, l'ignorance, se sont avisés, afin de se rendre heureux, de n'y point penser, l'exercice spirituel est justement d'y penser, de rejeter leur oubli, de chercher à les connaître. La poésie relevant d'une telle discipline trouve, dans la pensée pascalienne, une possible définition. A la mort, la misère et l'ignorance, les plus hauts poètes, dévorés d'une singulière exigence, se sont affrontés, dans un refus de se laisser amuser et abuser, de se plier à la pire misère qui est l'oubli du désespoir congénital d'être seulement des hommes, dans une pathétique volonté de ne pas arriver insensiblement à la mort.

Qu'une telle poésie soit parente de la mystique, rien n'est plus évident. Aucun des problèmes poétiques n'a, pendant ces dernières années, retenu d'avantage l'attention. Et certes les exercices spirituels de Saint Ignace de Loyola ou d'un Don Juan de Yepes ne sont pas aussi distants qu'il paraît au profane des démarches d'un Rimbaud ou d'un Mallarmé : les uns et les autres essaient de se dégager de cette obnubilante part d'eux-mêmes qui fait écran entre le phénomène et la substance, entre l'épisodique et l'éternel. Ils tendent à la nuit, s'engagent dans une veillée nocturne faite de patience, c'est à dire de souffrance, dans une attente angoissée de cette illumination révélatrice où leurs yeux, aveuglés par la factice lumière des apparences, se dessilleront et retrouveront la virginité du regard.

Nous sommes trop peuplés pour être habités. L'impérative clause pour que s'étende la venue, hors des superficiels tumultes, c'est de retourner au désert, au vide, à la nuit. Le monde extérieur est broderie sur une gorge qu'il faut dénuder pour déceler le souffle essentiel ; l'apparence est dessin des branches sur le vide. Libre à certains poètes de s'arrêter à ces branches, à leurs oiseaux, aux domaines du vent, des vagues, des saisons, mais les autres n'ont de cesse qu'ils n'atteignent au chant, au flot, à la saison. Il faut donc, à ces derniers, « réaliser » en eux le vide, afin qu'il y ait communication, osmose d'un vide à l'autre. La révélation est à ce prix.

Mais le poète et le mystique se séparent ici. Cependant que le premier s'arrête, plus soucieux de découvrir l'identité foncière des simulacres, le second poursuit, afin d'entendre ou de recevoir le Verbe. L'un se borne à la création, l'autre quête le créateur et son chemin commence où s'interrompt celui du poète. Le poète devient muet quand le mystique commence à entendre. La plus haute poésie est seulement une épreuve esthétique de la présence.

Roland de Réneville, dans *L'Expérience poétique* – livre où il faut voir, comme dans les travaux de Jacques et Raïssa Maritain, de Marcel de Corte, d'Albert Béguin, de Marcel Raymond, de quelques autres, l'origine de ces études – définit parfaitement le poète comme qui s'apprête à prendre l'absolu pour projet de connaissance. « S'il est vrai, écrit-il, comme le prétend une antique

philosophie, que nous ne sommes par rapport à l'absolu qu'une sorte de rêve formulé par un Verbe prestigieux, nous pouvons logiquement en déduire que la structure intime de notre être provisoire correspond analogiquement à celle de la réalité qui l'a conçu. Nous parvenons ainsi à la conception d'un microcosme humain qui possède en puissance les pouvoirs de son auteur. » et il ajoute : « le poète formule son rêve à la façon dont l'absolu nous songe. »

Ainsi que le mystique ne saurait prétendre à être visité sans mortification de lui même, et il faut donner à ces mots un sens total, le poète ne peut mettre au jour son monde sans une semblable exténuation. Les plus grands assumèrent cette ascèse. Pèlerins de l'indicible, témoins de l'ineffable, architectes du vide, abandon du périssable pour une « nuit froide de glaçons et de neige cruelle ».

Le poète doit quitter ses vêtements, non sans recourir parfois à une certaine violence, comme le Saint d'Assise devant la foule scandalisée des bourgeois de sa ville. Et cette nudité ne laisse pas d'être la seule estimable récompense, encore qu'elle soit, à la façon de l'Eva Prima de Jean Cousin le Père, appuyée sur un crâne, qui est le nôtre même.

Toute aventure se conclut, comme toute expérience, par une dénudation, l'aventurier authentique étant celui qui *découvre*. L'aventure véritable proscrit la facilité : elle est un engagement dans le destin. La poésie conçue comme un exercice spirituel équivaut donc à un mode du destin, elle est destin, et il suffit de penser à un Rimbaud pour s'en convaincre. Pour reprendre les mots de Coleridge qui servent d'épigraphe à cette revue, une telle poésie partant de l'extérieur, veut atteindre la passion et la vie dont les fontaines sont à l'intérieur de l'âme. Exercice, expérience, aventure y sont en définitive, les aspects complémentaires d'une même quête, d'une même investigation de l'esprit vers les sources.

Max-Pol FOUCHET